

# christine fawer caputo

## quelle place pour l'enfant dans la mémoire du deuil ?

# C

Christine Fawer Caputo est professeure formatrice de la HEP Vaud, spécialisée en didactique d'éthique et cultures religieuses, histoire et sciences des religions, en philosophie pour les enfants. L'accompagnement du deuil à l'école est aussi au cœur de ses recherches.



# L'

### L'enfant et les rites funéraires

Les rites funéraires sont classés dans la catégorie des rites de passage (van Gennep, 1909/1981) et se déroulent généralement en trois temps : un temps de séparation où la personne décédée perd officiellement son statut dans le monde des vivants ; un temps de marge où l'on prend congé du défunt en rendant des hommages à son corps et à son âme, le plus souvent par le biais de cérémonies rituelles ; et un temps d'agrégation où le défunt est « resocialisé » dans le monde des morts. Les rites effectués durant la période de marge procurent une forme d'apaisement au groupe social affecté par la perte d'un de ses membres et par l'incertitude que la mort engendre. Ils mettent en scène une symbolique capable de donner un sens collectif à un événement individuel, et autorisent l'expression de la souffrance et des émotions, ce qui facilite l'élaboration du deuil. Les rites contribuent également à la cohésion sociale en favorisant les interactions et en ramenant l'ordre après le chaos que la mort a provoqué. Durant la cérémonie rituelle, qu'elle soit religieuse ou laïque, le célébrant et les proches rappellent la vie du défunt, en mettant en évidence ses qualités, diverses anecdotes et sa place dans la communauté, le tout agrémenté de la récitation de textes ou de l'audition de musiques. C'est donc important de laisser les enfants assister à la ritualité

funéraire, et même de les encourager à y participer, car ils réalisent que la personne décédée était aimée et qu'il est normal de ressentir des émotions. Les actions rituelles partagées vont ainsi créer un sentiment d'appartenance collective, inscrire l'événement dans une histoire commune et élaborer un récit à se partager.

Une fois les rites funéraires accomplis, le mort est assigné à un autre statut, celui du souvenir, et à une autre résidence, généralement le cimetière. Ce dernier se définit comme un espace mémoriel où sont conservées les traces des individus passés sur terre, via les sépultures, les inscriptions sur les tombes, les caveaux familiaux, etc. Sur le plan anthropologique, le monument funéraire est considéré comme un objet transitionnel, car il marque la frontière « entre l'ici et l'ailleurs, l'actuel et l'autrefois et produit un espace intermédiaire grâce auquel s'effectue la transformation graduelle du chagrin en mémoire. (...) Il est la symbolisation matérielle d'une interface grâce à laquelle la perte initiale se convertit peu à peu en une histoire » (Urbain, 1999, p. 198). En emmenant les enfants au cimetière, en se recueillant sur les tombes, en leur parlant de ceux qui y sont ensevelis, on favorise la transmission du souvenir tout en conservant un lien avec les défunts, mais dans un lieu différent du nôtre, un lieu séparé des vivants. Il n'est pas rare d'ailleurs de voir des enfants déposer des bricolages (cadeau de la fête des mères ou des pères) sur la sépulture de leur parent disparu.

# D

### Dématérialisation de la mort

Le fort taux de crémation dans notre pays pose la question de la dématérialisation des tombes. Si, la plupart du temps, les cendres sont conservées dans des urnes, elles-mêmes placées dans des



columbariums ou des cavurnes<sup>1</sup>, elles peuvent aussi être dispersées, au pied d'un arbre, dans une vallée, dans un cours d'eau, etc. Dans ce cas, l'identification de la trace est difficile, voire impossible. De même, dans les situations de mort où on ne retrouve pas le corps ou quand le cadavre n'est pas réellement identifiable (accident d'avion par exemple).

Le vrai tombeau devient alors le cœur des vivants<sup>2</sup> et la transmission du souvenir s'effectuera principalement par le truchement du langage. Le langage est d'ailleurs un vecteur de mémoire essentiel dans les familles : il permet aux parents d'inscrire leurs enfants dans une histoire intergénérationnelle en parlant des aïeux disparus ou en donnant une existence à des membres de la fratrie décédés, parfois avant leur naissance. Lettres, photos, vidéos, objets, anecdotes sont autant de traces qui permettent de se remémorer les morts, d'en parler, de les maintenir dans la mémoire des proches. Pour autant, on évitera d'idéaliser un défunt (« Ah, si ton père était encore en vie, il ne serait pas content de ton comportement ! ») ou de sanctuariser la chambre d'un enfant décédé, interdisant à demeure aux frères et sœurs d'entrer dans la pièce ou de toucher aux objets du disparu. De même, il n'est pas recommandé d'installer un autel pérenne dans la maison ou de couvrir tous les murs de photos du ou des morts. La maison, la société en général, doivent rester le lieu des vivants.

L'apparition de sites mémoriels sur les réseaux sociaux numériques, ouverts à tous et alimentés en permanence, a aussi modifié les espaces dédiés aux morts. Jusqu'ici, se recueillir auprès d'un défunt impliquait généralement un déplacement physique jusqu'au cimetière et correspondait à une parenthèse dans le quotidien. Désormais, par le biais des réseaux numériques, la mort n'est plus contenue dans un espace et un temps précis et l'endeuillé peut à tout moment rejoindre les espaces numériques dédiés à la commémoration d'un ami ou d'un proche décédé, ce qui l'amène à conserver une proximité parfois préjudiciable avec le mort (Julier-Costes & Lachance, 2017).

# I

### Intégration de la perte dans le souvenir

Lors d'un deuil, il faut du temps pour intégrer graduellement la perte et la laisser se transformer en souvenir moins douloureux. Maintenir un proche décédé dans la mémoire collective, par le biais de la parole, d'objets ou de photos, c'est permettre à l'enfant de réaliser que la personne aimée n'est pas oubliée, qu'elle fait toujours partie de l'histoire

familiale et qu'il a le droit de penser à elle ou d'en parler. Si on peut se rappeler ce qu'on a vécu avec cette personne à tout moment dans l'année, certaines dates du calendrier se prêtent plus spécifiquement à commémorer les morts. Férié dans les pays et cantons catholiques, la fête de la Toussaint, célébrée le 1<sup>er</sup> novembre, est un jour où les familles vont souvent se recueillir sur les tombes de leurs proches.

Dans d'autres parties du globe, comme au Mexique, c'est le Jour des Morts, le 2 novembre, qui est particulièrement important, car adultes et enfants vont dans les cimetières pour manger sur les tombeaux, danser, chanter et même y dormir. De plus, ces deux fêtes possèdent une fonction éducative, car elles sont, pour les jeunes, l'occasion d'un apprentissage sur les pratiques sociales entourant la mort, et pour les adultes, la possibilité de transmettre des références mémorielles. /

1 Néologisme définissant un petit caveau destiné à recueillir une urne funéraire, généralement mise en terre.  
2 Phrase attribuée à Jean Cocteau et souvent reprise par les crématistes pour qui il faut laisser la terre aux vivants.

Lachance, J & Julier-Costes, M. (2017). *Le deuil dans un monde connecté*. Frontières.  
Van Gennep, A. (1909/1981). *Les rites de passage*. Paris: Picard.  
Urbain, J.-D. (1999) *Deuil, trace et mémoire*. Les cahiers de médiologie 1999/1 (N° 7), 195-202.  
<https://www.cairn.info/revue-les-cahiers-de-mediologie-1999-1-page-195.htm>